

Baroquisme et humanisme et humanisme dans l'épigramme de Robert Garnier sur le trépas de Ronsard

Jacques Morel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/baroque/286>

DOI : [10.4000/baroque.286](https://doi.org/10.4000/baroque.286)

ISSN : 2261-639X

Éditeur :

Centre de recherches historiques - EHESS, Éditions Cocagne

Édition imprimée

Date de publication : 15 mars 1969

ISSN : 0067-4222

Référence électronique

Jacques Morel, « Baroquisme et humanisme et humanisme dans l'épigramme de Robert Garnier sur le trépas de Ronsard », *Baroque* [En ligne], 3 | 1969, mis en ligne le 30 avril 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/baroque/286> ; DOI : [10.4000/baroque.286](https://doi.org/10.4000/baroque.286)

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

© Tous droits réservés

Baroquisme et humanisme et humanisme dans l'élégie de Robert Garnier sur le trépas de Ronsard

Jacques Morel

- 1 L'*Élégie sur le trépas de feu Monsieur de Ronsard* a été publiée en 1586 avec les pièces constituant le *Tombeau* de P. de Ronsard et en même temps que l'édition posthume du poète. Sombre année, où le roi légitime est prisonnier de la Ligue, tandis qu'Henri de Navarre vient par une bulle du Pape d'apprendre sa déchéance des droits à la couronne. Une période confuse et sanglante a commencé qui s'achèvera bientôt par le double assassinat du duc de Guise et d'Henri III. L'inquiétude du poète perce dans cette *Élégie* funèbre.
- 2 La forme du poème, qui fait alterner les alexandrins et les vers de six syllabes, évoque le distique élégiaque latin, rappelle l'*Épithaphe* de La Péruse, publiée par Ronsard en 1555, et annonce les *Stances à Du Périer* de Malherbe. Les thèmes qui s'y développent s'inspirent, comme on pouvait s'y attendre, des méditations ronsardiennes sur la mort. Mais l'imitation de Garnier est à la fois précise et complexe, pieuse et originale. Le poète des *Juives* ordonne de façon nouvelle les motifs trouvés chez son maître. Il modifie, dans leur forme et dans leur esprit, les textes dont il se souvient. Il donne enfin à l'ensemble de ses reminiscences une couleur générale que les idées de Ronsard ne pouvaient lui inspirer.

- 3 L'*Élégie* s'organise à partir de trois thèmes : la mort des hommes ; la mort des poètes ; la mort de Ronsard. Tous trois étaient également chers au poète vendômois. Le premier, comme on sait, est longuement développé dans l'*Hymne de la Mort*¹. Mais Ronsard l'avait déjà évoqué dans l'*Ode sur la Misère des Hommes*², et l'avait retrouvé dans un poème tel que *Le Chat*³ et dans les *Derniers Vers*⁴. Le second faisait l'objet de plusieurs élégies et épithaphe : *Sur le trépas d'Antoine Chasteignes*⁵, *Épithaphe de Marulle*⁶, *Épithaphe de Hugues Salel*⁷, *Épithaphe de Jehan de Ronsard son oncle*⁸. Ronsard avait, enfin, chanté sa propre mort dans

l'ode *De l'Élection de son sépulcre*⁹, dans l'ode de 1555 « Quand je suis vingt ou trente mois... »¹⁰, dans le *Dialogue des Muses et de Ronsard* de 1556¹¹, et bien sûr dans les *Derniers Vers*. L'union de ces trois thèmes dans l'*Élégie* permet aux divers motifs qu'ils comportent de s'entrelacer, de se répondre, de s'opposer. La mort est le comble des maux humains ; la mort atteint ceux-là même que leur génie devrait rendre immortels ; la mort rendra (ou a rendu) Ronsard à son simple destin d'homme et son art exemplaire ne saurait l'exempter des fatales exigences de sa condition. Ces lieux communs rapprochés constituent un syllogisme : tous les hommes sont mortels, les poètes (et Ronsard) sont hommes, donc les poètes (et Ronsard) sont mortels. Idées qui dominent dans les poèmes de Ronsard postérieurs à l'*Hymne de la Mort*, et singulièrement dans les *Derniers Vers*. Au contraire, dans l'ode de 1550 et dans les élégies et les épitaphes de 1553-1554, le thème de la mort est associé à des images de dormition dans un cadre printanier et à l'évocation de l'Élysée des poètes où l'on chante ses vers « entre les âmes bien prisées »¹², heureuses images d'une gloire posthume qu'évoque encore le *Dialogue des Muses et de Ronsard* de 1556 ou des chrétiennes consolations que développe l'*Hymne de la Mort*, où l'âme du défunt, au lieu de converser avec Homère ou Orphée, contemple « les Daimons, les Héros, et l'angélique essence ».

- 4 Tout en associant des thèmes que l'œuvre de Ronsard présentait en ordre dispersé, selon l'âge ou l'occasion, Garnier distingue soigneusement le versant sombre et le versant lumineux de chacun des poèmes où ils s'expriment. Son élégie voulant être une consolation progressive, il adopte d'abord le ton désespéré ou mélancolique des *Derniers Vers* ou des pages apparemment désabusées de l'*Hymne*, pour atteindre seulement à la fin du poème aux visions sereines de l'*Ode* de 1550 et des *Épitaphes* de 1553-1554. De celles-ci, en outre, il rappelle les traits moins heureux dans les premières pages, et n'utilise pour les dernières que les traits les plus consolants.
- 5 Cette « remise en ordre » des thèmes ronsardiens confère à la composition de l'*Élégie* sa clarté et sa signification. Dans un premier mouvement (vv. 1 à 68), les souvenirs de l'*Hymne* et des *Derniers Vers* dominent, le ton étant plutôt celui des vers de 1585 que celui de l'hymne de 1555 : l'homme souffre plus que tous les autres animaux ; les souffrances que lui apportent les passions et surtout la crainte de la mort trouvent leur « comble » dans la vieillesse, « Hostesse de la mort », et dans l'approche du trépas, qui entraîne l'homme en la « tombe creuse/D'où jamais on ne sort ». Du thème de la mort des hommes, Garnier passe, en une longue apostrophe à Desportes, à ceux de la mort des poètes et de la mort de Pierre de Ronsard : la gloire poétique n'affranchit pas de la nécessité de mourir (motif présent dans les épitaphes de Ronsard, et particulièrement dans celle qu'il destine, en 1585, à son propre tombeau) ; le poète est soumis, lui qui « approche/De la divinité », à un « sort rigoureux », qui épargne autour de lui les ondes « Qui reflotent toujours » ou la roche qui « Dure en éternité ». Rappel de l'ode « Quand je suis vingt ou trente mois... » que suit aussitôt une évocation du poète de la grandeur royale, occasion de rappeler, entre autres, le *Chant Triomphal*¹³, qui concerne Jarnac, mais que le poème de Garnier, comme l'y autorise le titre de 1578, rapporte à Moncontour. Le dernier mouvement de l'*Élégie* s'adresse à Ronsard lui-même (vv. 145-232). Garnier lui dresse un tombeau symbolique et printanier inspiré de l'*Ode* de 1550 et de l'*Épitaphe de Marulle*. Il évoque ensuite sa mort comme une délivrance qui lui épargne l'expérience prolongée de ses misères personnelles et le spectacle des misères publiques : en quoi Garnier retrouve un célèbre développement de l'*Hymne de la Mort* (« Quand elle ne ferait que nous oster de peine... ») et se souvient surtout des *Discours* de 1562-1563. Il imagine enfin Ronsard « aux

campagnes d'Elyse », dans un cadre heureux, en la compagnie de ces poètes que l'ode de 1550 et les épitaphes de 1553 imaginaient en conversation avec les poètes défunts, Ronsard lui-même, et ceux qu'il pleurait.

- 6 On saisit aisément, en cette sorte de centon soigneusement organisé, les intentions de Robert Garnier. Il s'agit pour lui de faire reconnaître à Ronsard – ou à son lecteur – que la mort n'a pas été pour lui le comble de son infortune mais bien le légitime couronnement de sa gloire. En remontant le cours du temps, en lisant à rebours l'œuvre du poète, Garnier substitue un cheminement heureux au passage imposé par la chronologie de l'œuvre de la pleine lumière aux ombres du crépuscule. Il commence par l'angoisse de la mort, il finit par le bonheur de la jeunesse. Ronsard, pour ainsi dire malgré lui, apparaît au terme de l'élégie comme le poète roi victorieux des misères de sa condition. victorieux de la mort elle-même.

- 7 Ce propos ne va pas sans conséquences. Le poème de Garnier recompose et réoriente des œuvres créées par Ronsard au long d'une carrière de trente-cinq années, qui s'étend des heureux temps de la jeunesse de Henri II aux sombres jours de la fin du règne de Henri III. En cette année 1586 où, selon les derniers vers de l'*Élégie*, la France est « voisine/De sa dernière fin », Garnier met sur le même plan les poèmes du chantre des misères publiques et des malheurs privés – en sombre accord avec le présent – et ceux du jeune humaniste de 25 à 30 ans, si violemment opposés aux premiers et si éloignés dans le ton à ce que paraît imposer la réalité d'aujourd'hui. Il entend pourtant que ceux-ci balaient victorieusement les funestes évocations de ceux-là et que la mort même de Ronsard soit ressentie comme l'accès à une glorieuse lumière qui fasse à son tour oublier les malheurs actuels. Il y a là un renversement décidé des perspectives attendues, une volonté d'affirmation du paradoxe et comme la métamorphose d'une nostalgie en une espérance, qui ne peuvent manquer de frapper le lecteur. Cette pieuse trahison ne peut pourtant prendre tout son sens que moyennant l'examen du détail de l'œuvre, à la fois méditation gourmande sur la poésie ronsardienne et réinterprétation indiscreète de cette poésie.
- 8 Certes, bien des vers de Garnier se moulent amoureuxment sur ceux de Ronsard. Les vers 2 et 4 (« On ne voit animaux.../ Qui souffrent tant de maux ») rappellent dès l'entrée les vers 145-146 de l'*Hymne de la Mort* (« nous passons en miserables maux/Le reste (ô crevecœur) de tous les animaux »). Ronsard, dans le même poème, avait écrit : « On dira... ! Qu'il n'est rien de si beau que de voir la lumière/De ce commun soleil... » ; Garnier reprend de l'expression jusqu'à l'enjambement : « Nous craignons de mourir, de perdre la lumière/ Du Soleil radieux... » (vv. 17-18). Aux vers 21-24 de l'*Élégie*, Garnier écrit :

Nous craignons de laisser nos maisons délectables,
Nos biens et nos honneurs,
Ces belles dignitez, qui nous font vénérables
Remarquer des seigneurs.

- 9 Il associe ainsi, non sans quelque intention, non même sans doute sans quelque humour, un souvenir des vers de 1585 (« Il faut laisser maisons, et vergers, et jardins... »¹⁴ et une rime empruntée à l'ode de 1550 où Ronsard se présentait comme celui :

...qui onc en sa vie
Ne fut brûlé d'envie
Mendiant les honneurs
Des grands seigneurs¹⁵.

- 10 De la même façon, les vers 55-56 (« Ainsi l'aymable teint d'une rose pourprée/ Est aussitost passé ») unissent au souvenir du plus célèbre poème de Ronsard une allusion aux *Derniers Vers* :
- ...ainsi qu'on voit fanir
La rose par le chauld, ainsi, mal gouvernée,
La jeunesse s'enfuit sans jamais revenir¹⁶,
- et s'insèrent d'ailleurs dans un ensemble sur la jeunesse et la vieillesse qui correspond au contexte des vers de 1585.
- 11 On saisit là l'intention de regrouper en un ensemble des textes très différents dans le genre et l'esprit, et très éloignés dans le temps. Garnier voit peut-être, dans la reprise des motifs poétiques et des images, un principe secret d'unité qui pouvait échapper au poète lui-même et que son commentateur seul a la possibilité de retrouver. Mais il est rare que les rappels n'aillent pas sans quelques déformations, sans quelque « méprise » volontaires. Les vers 97 et suivants de l'*Hymne de la Mort* repoussaient vigoureusement les objections du pessimisme : si les vers dévoraient le corps, l'âme rejoignait son lieu ; si la mort privait l'homme de la clarté du soleil, elle l'introduisait au séjour des bienheureux. Les vers 29 et suivants de l'*Élégie* ne repoussent aucune de ces objections, et tout au contraire les développent et les accentuent. Dans l'*Hymne de la Mort*, comme plus tard en 1564 dans l'*Épilogue de la Belle Guenievre*¹⁷, Ronsard expliquait les malheurs de l'homme à partir de la vaine inconstance de ses désirs. Garnier, dans la première partie de l'*Élégie*, les explique au contraire par la puissance irrésistible des passions, filles elles-mêmes du « rayon éternel de l'essence divine/Qu'en naissant nous avons », ce rayon où Ronsard, dans *Le Chat*, voyait à l'opposé un élément de libération et d'élévation de l'homme. De même, les vers 69 et suivants de l'*Élégie* – évocation de « la chair morte » de Ronsard, qui nourrit « une source de vers » – trahissent l'évocation des vers et du cadavre dans l'*Hymne*, qui est aussitôt surmontée par l'affirmation de l'heureuse immortalité de l'âme. Se souvenant, à partir du vers 101, du poème « Quand je suis vingt ou trente mois... », Garnier oublie que ce poème est avant tout destiné à illustrer l'amour de Cassandre (« Toi qui m'as fait vieillir... »), développe – et développe uniquement – les thèmes opposés et convergents des eaux et des rochers, et leur confère, par l'exclamation, l'interrogation et la répétition, un pathétique tout à fait absent des vers de Ronsard.
- 12 Ainsi, dans les premières pages de l'*Élégie*, Garnier pousse au noir toutes les indications fournies par Ronsard. Il est remarquable que ce poète, catholique fervent, néglige totalement toutes les références au salut ; tous les éléments du credo chrétien qu'il trouvait chez Ronsard. Le malheur de la condition humaine est par lui présenté comme un absolu, dans la mort comme dans la vie. L'existence est véritablement une tragédie. En revanche, dans les évocations printanières et élyséennes des dernières pages, Garnier rassemble, développe, systématise et accentue. À la relative sobriété de l'ode *De l'élection de son sépulcre* s'oppose la masse foisonnante des vers 145-208 de l'*Élégie*, où l'heureuse richesse de la tombe du poète ou de son séjour aux Champs-Élysées est encore accentuée par l'insertion, entre ces deux évocations, d'un développement sur les misères de la France inattendu en cet endroit. Mais l'enthousiasme poétique de Garnier éclate surtout dans les derniers vers (209-232). L'*Élection* présentait le poète écoutant chanter, aux rives heureuses, Alcée et Sapho. L'*Épithaphe de Hugues Salel* évoquait la rencontre du défunt avec Homère et Orphée. L'*Élégie* de Robert Garnier comporte une énumération systématique : Eumolpe, Orphée, Linus, Amphion, Musée, Homère, Pindare, Virgile, Horace, Sénèque, « honneur grand de Cordoue », et Pétrarque. Ces poètes se suivent dans le poème comme

dans le temps et paraissent ici se transmettre le flambeau poétique en un mouvement analogue à celui de l'*Ode à Michel de l'Hospital*. D'autre part, ce qui était chez Ronsard évocation rapide d'un tableau statique devient sous la plume de Garnier récit animé :

En grand'foule accourus autour de vous se pressent
Les héros anciens...

- 13 On croirait voir cette « tourbe épaisse » qui, dans un célèbre sonnet de Du Bellay, entoure le glorieux Ronsard comme « là-bas », c'est-à-dire justement aux Enfers, les « esprits » charmés environnent Orphée, « Le grand prêtre de Thrace au long surpélis blanc ». Cette dramatisation n'est pas gratuite : Ronsard est en effet le nouvel Orphée, le poète par excellence, celui qui, non seulement hérite des grands créateurs du passé, mais l'emporte aisément sur eux tous :

Voilà celuy qui donte et l'Itale et la Grèce
En poèmes nombreux.
L'un vous donne sa lyre et l'autre sa trompette ;
L'autre vous veut donner
Son myrthe, son lierre ou son laurier profette
Pour vous en couronner.

- 14 L'*Épigramme* de Garnier est un poème violent, forçant les contrastes, recherchant le paradoxe, les accents marqués, l'abondance des mots et des images. Elle est aussi un poème rigoureux, bâti comme une démonstration et, pour être plus clair, supprimant tout un pan chrétien de la poésie ronsardienne de la mort pour lui substituer l'illusion d'une sérénité reconquise par le verbal et l'imaginaire dans une perspective apparemment toute païenne. Elle est surtout un poème pieusement trompeur, qui fait passer dans le *mot* une consolation que Ronsard cherchait dans la *réalité* et qui veut faire croire que ce mot est, en définitive, plus précieux et peut-être plus vrai que cette réalité. Cet ensemble où la violence baroque ne se dompte que pour céder à la nostalgie humaniste est sans doute un des plus beaux exemples de lyrisme maniériste que nous ait donné le dernier quart du XVI^e siècle. Amoureux, comme la peinture de Fontainebleau, de la couleur des fleurs, du jaillissement des sources, de la splendeur des arbres, mais renonçant à retrouver tout cela dans un monde assombri par la violence, il compose un univers poétique imaginaire où se réfugier quand le malheur obsède.

NOTES

1. *Premier Livre des Hymnes*, 1555, éd. Laumonier, S.T.F.M., t. VIII.
2. *Les Amours*, 1553, éd. ci1., t. V.
3. *VI^e Livre des Poèmes*, 1569, éd. cit., t. XV.
4. « Le vray tresor de l'homme est la verte jeunesse... », *Derniers Vers*, éd. Lemerre, t. VI, p. 5.

5. *VI^e Livre des Odes*, 1553, éd. Laumonier, S.T.F.M., t. V, Lemerre, t. VI, p. 5.
 6. *Second Bocage*, 1554, éd. cit., t. VI.
 7. *Ibid.*
 8. *Ibid.*
 9. *Odes*, 1550, éd. cit., t. II.
 10. Ed. cit., t. VII.
 11. *Nouvelle Continuation des Amours*, éd. cit., t. VII.
 12. *Épithaphe de Marulle*, loc. cit., p. 28 ; *VI^e Épithaphe de Hugues Salel*, loc. cit., p. 34.
 13. *VI^e Livre des Poèmes*, 1569, éd. cit., t. XV.
 14. Ed. Lemerre, p. 8.
 15. Ed. Laumonier, t. II, p. 100.
 16. Ed. Lemerre, t. VI, p. 5.
 17. *Élégies, Mascarades et Bergeries*, 1565, éd. Laumonier, t. XIII.
-

AUTEUR

JACQUES MOREL

Maître de Conférences à l'Université de Lille